

---

*Arob@se*, Vol.3, N°1

## *Trois dialogues entre Hylas et Philonous* de George Berkeley

Traduction inédite, présentation, notes, dossier, index par Geneviève Bryckman et Roselyne Dégremont

Paris : Garnier Flammarion, 1998, 302 pages, ISBN : 2-080709909

**Jean-Pierre Cléro**

---

Il est rare qu'une œuvre anglaise classique, même signée d'un auteur aussi prestigieux que Berkeley, soit assez bien servie par les traductions au point d'en bénéficier de deux belles versions françaises, à dix ans de distance. Le cas est peut-être unique ; c'est celui des *Trois dialogues*, dont les éditions GF Flammarion nous offrent une nouvelle traduction par deux éminentes spécialistes de Berkeley, Geneviève Bryckman et Roselyne Dégremont. Or, avant même qu'il consulte l'ouvrage, le lecteur réfrène mal un mouvement de surprise. Il ne peut en effet échapper à personne que Geneviève Bryckman a dirigé, pour les PUF, la superbe édition des quatre volumes des *Œuvres* de Berkeley (Collection Epiméthée), qui est devenue l'édition de référence ; et que c'est, par conséquent, sous sa bienveillante autorité que la traduction, en 1988, par Monsieur Beyssade, de ces mêmes *Dialogues* a été publiée dans le deuxième volume des *Œuvres*. S'agirait-il donc d'apporter déjà des corrections à cette version ? Certes, une traduction peut toujours être améliorée, ne fût-ce que sur d'infimes détails et, sans doute, la traduction de M. Beyssade n'échappe-t-elle pas à cette règle ; mais elle était si belle et paraissait déjà si fortement enracinée en notre langue qu'on n'imaginait pas qu'elle pût avoir sitôt une concurrente. Toutefois, la nouvelle traduction est-elle, à proprement parler, une concurrente ? Ne répond-elle pas à des objectifs différents ? Peut-on imaginer qu'une traduction est un reflet, plus ou moins idéal, du texte dont elle assure le transport d'une langue à une autre ? N'est-elle pas plutôt liée à des usages différents ? Après tout, pour Berkeley, et ce n'est pas le moindre mérite de Geneviève Bryckman de nous l'avoir appris par ses travaux novateurs, le sens des mots n'est pas une idée générale qui accompagnerait leur signifiant, mais bien l'usage qui est fait des mots. Ainsi est-il probable que, en fonction de l'usage qu'on veut faire d'une traduction, il faille la recommencer courageusement, sans se contenter de retoucher une ancienne sur certains points seulement.

Certes, il est juste de dire que la nouvelle version s'appuie sur la forte charpente de l'ancienne, dont elle garde aussi toutes les trouvailles. Mais elle a modifié et comme banalisé le ton, à la fois soutenu et nerveux que M. Beyssade avait su trouver pour rendre la splendeur du style du grand ecclésiastique. Tout le charme de l'ancienne version résidait dans la beauté de sa langue. La valeur de la nouvelle version tient dans sa grande précision conceptuelle et dans le soin tout particulier dont sont entourés certains termes clés, sur lesquels les études berkeleyennes ont désormais focalisé l'attention, comme *mind*, *spirit*, *notion*, très souvent retraduits, toujours repérés entre parenthèses. C'est bien sur un terme comme *notion* que l'on voit la différence entre les deux versions : sacrifiant l'élégance à la précision, la nouvelle maintient à la limite du possible, la traduction de l'anglais *notion* par son homonyme français, alors que M. Beyssade n'hésitait pas à recourir au mot *opinion*. De même, les passifs que l'anglais accepte beaucoup plus volontiers que le français où ils sont ressentis comme lourds, sont maintenus le plus qu'il se peut dans la version ultime, alors qu'ils sont ordinairement remplacés par la voix active dans l'ancienne. Le plaisir de l'euphonie a ses lois qui ne sont pas forcément celles de la sémantique qu'elles accompagnent pourtant forcément. Tout traducteur doit affronter le problème de cette double logique, qui ne reçoit jamais de solution simple et qu'il faut pourtant résoudre dans une autre langue que celle de l'auteur traduit. Les stratégies des deux traductions, si peu distantes soient-elles dans le temps, et quel que soit le lien qu'assure entre elles la présence de Geneviève Bryckman, sont, de ce point de vue, radicalement différentes. Le primat accordé à la sémantique universitaire ne permet guère les concessions au plaisir de la langue ; il est clair, en revanche, que la priorité accordée à l'élégance de la langue requiert l'éclatement de certains termes dont la sémantique, en toute rigueur, eût aimé conserver la cohésion et l'identité.

L'intérêt proprement universitaire de la version GF est indiscutablement supérieur, non seulement par la traduction proposée, mais encore par la richesse de son introduction, de ses notes et du dossier qui assure l'environnement critique du texte. Dans ce dossier, qui comporte plus de cinquante pages, on trouve une chronologie, la correspondance liée aux *Trois dialogues*, des documents concernant la réception de l'ouvrage ainsi que celle des *Principes de la connaissance humaine*, le plan du texte traduit, un précieux index de notions en français et en anglais, un index plus inattendu des exemples ou expériences en pensée, une bibliographie enfin. La collection Epiméthée ne pouvait se permettre d'expliquer le texte ; la collection GF apporte tous les éléments d'un commentaire et permet, de l'auteur, la connaissance désirée à l'université. Mais la nouvelle version ne fera pas oublier l'autre et il faudra sans doute travailler, même à l'université et pour le plus grand plaisir des études, à côté du texte anglais, sur l'une et sur l'autre. D'ailleurs Geneviève Bryckman et Roselyne Dégrement songent si peu à nous la faire oublier que le nouvel index,

heureusement réglé sur l'édition anglaise de référence, pourra aussi bien servir l'édition GF que l'ancienne des PUF.

Toutefois, par-delà, les considérations strictement pédagogiques suscitées par la comparaison des deux versions, si fondamentales soient-elles pour l'étude de la philosophie anglaise, la situation réciproque des deux textes est assez étrange pour susciter l'intérêt de ceux qui réfléchissent sur la traduction. Chacun comprend assez que, lorsque deux traductions du même texte sont fort éloignées dans le temps, elles sont forcément différentes en raison du changement prodigieux des repères linguistiques et, plus généralement, culturels. Mais des nuances plus subtiles échappent alors, que l'exceptionnelle situation présente permet tout particulièrement de mettre en évidence : il peut y avoir *des* traductions parfaitement valables d'un même texte, à la même époque, et presque par les mêmes auteurs. Leurs différences ne tiennent pas précisément à des distinctions de points de vue, comme on pourrait le dire un peu rapidement, en comparaison avec ce qui se passe lorsque deux observateurs regardent, postés différemment, la même scène. L'incommensurabilité des traductions va beaucoup plus loin ; la philosophie de la perception livre de mauvais modèles à la philosophie de la traduction. La présence un peu dérangeante de deux traductions quasi-synchrones est un événement qui interroge profondément sur ce qu'on fait lorsqu'on traduit. Il faut souhaiter qu'elle soit pensée.

J.-P. Cléro  
Département de philosophie  
Université de Rouen

